

Le marin et le poisson

10 novembre 1989.

Dans la semi-obscurité de la cuisine, Paul tâtonne d'une main approximative. L'autre est ferme : elle tient la petite Margot, deux mois, contre son torse. L'horloge marque 3h37. Sur la table en Formica, la lampe de poche grésille. Margot a faim. De toutes façons son père a du mal à dormir. Au journal de 20 heures, Christine Ockrent a annoncé l'ouverture du rideau de fer. Avec la naissance de Margot vient celui d'un nouveau monde avec son lot d'espérances.

Margot a bien bu, mais son agitation persiste. Le rot libérateur ne vient pas. Le bébé grimace rageusement, son front plissé forme des bourrelets épais sous son crâne dégarni au point que son papa lui trouve des faux airs de Churchill. Max Gallo et son récit de la Seconde Guerre mondiale a dû lui monter à la tête. Il faut faire diversion, vite.

— Tu veux une histoire ?

Margot est trop petite, mais Paul est à court d'idées. Il se saisit d'un cadeau de naissance dont l'emballage traîne encore, un petit livre bleu flambant neuf. Paul entreprend de lire l'ouvrage d'un ton enjoué, rendu excessif par la fatigue :

— "Le marin et le poisson". Comme c'est intrigant !

La fébrilité quitte Paul au fur et à mesure que le conte se déroule sous ses yeux piqués de sommeil, entrecoupé de bâillements irrésistibles. Le père remarque à peine les petits poings qui se ferment, les bras potelés qui abdiquent le long du corps, le renvoi faiblement émis, les petits yeux enfin clos.

3 août 1992.

— Dada, acore le marin et le poichon !

Tétine calée dans un coin de bouche, Margot tanne son père dans une attitude de défi. Elle brandit le petit livre bleu écorné dont les pages menacent de se détacher. J'y vais, dit la maman. « Je veux dada », rétorque la petite fille. Paul détache ses yeux du poste de télévision où s'affiche un nouvel hommage à Michel Berger. Quel drame, partir comme ça, d'une crise cardiaque. Dire qu'ils ont dix ans d'écart.

Paul suit la petite terreur qui se précipite dans sa chambre au papier peint nuages pour se jeter sur son pouf bleu fourré de billes polyester, prête pour la lecture.

— Tu ne veux pas une autre histoire ? risque Paul. Michka ? Boucle d'Or ?

La réponse tonitruante ne se fait pas attendre : « LE MARIN ET LE POICHON-EUH » ! Paul connaît les pages par coeur au point d'en bâcler la lecture, suscitant de nouvelles protestations. Quelques minutes plus tard, sur un triomphant "fin", il referme précipitamment le petit livre. Alors qu'il s'apprête à le ranger, la fillette claque joyeusement ses cuisses, avant que la sentence ne finisse par tomber avec l'effet d'une douche froide :

— Acore, dada.

12 juillet 1998.

— Margot ! Tu as donné à manger à Basile ?

— Oui ! Mais faudra racheter de la nourriture à poisson, y'en a presque plus.

Paul rejoint sa fille dans sa chambre au papier peint nuages. Dans une caisse en plastique fuchsia, Margot a indifféremment jeté des poupées échevelées, des peluches élimées, deux ou trois poneys couverts de feutre et des livres d'enfant pliés. Devant le regard interrogateur de son père, Margot annonce avec un air supérieur :

— Maman m'a dit de trier mes affaires. Je suis grande maintenant.

Paul fait la moue. Neuf ans, elle a de la marge. Il se fige quand il remarque un petit livre à la couverture bleue décolorée, nonchalamment jeté grand ouvert dans la boîte fuchsia.

— Ton livre préféré. T'es sûre de vouloir le jeter ?

— Je ne suis plus un bébé, rétorque Margot dans son maillot de football trop large.

Paul se penche pour sortir le conte à la reliure scotchée et le feuillette songeur. En page cinq, il reconnaît la tâche de gras laissée par les doigts de sa fille alors qu'elle mangeait des chips en lisant. C'était lors des vacances à Lacanau. Ou était-ce Saint-Georges-de-Didonne ?

— On peut le garder encore un peu, murmure Paul.

Margot ramène une mèche de cheveux derrière son oreille et fronce les sourcils :

— Tu veux dire dans la grosse bibliothèque ? Avec vos grands livres ?

Une voix féminine en provenance du salon les interrompt :

— Venez vite ! L'équipe de France rentre sur le terrain ! Allez Zizou !

20 août 2007.

Depuis longtemps le lit d'enfant a laissé place à la mezzanine et au bureau. Le papier peint est couvert d'une épaisse couche d'acrylique qui laisse deviner le relief des nuages. C'est une jeune fille élancée, en jeans et t-shirt gris, les yeux bordés de noir comme son égérie Amy Winehouse, qui remplit des cartons dépareillés. Un peu sombre, Paul se tient en retrait dans l'encadrement de la porte.

— Ne te charge pas trop, tu n'as que treize mètres carrés...

— Je sais, assène Margot.

— Ta mère a mis de côté deux casseroles pour ta kitchenette.

— Je sais, papa, tu me l'as déjà dit.

Margot est d'humeur maussade depuis les élections présidentielles de mai. Elle n'aura dix-huit ans qu'en septembre. Elle voulait une femme présidente mais elle n'a pas pu voter. Depuis, elle le reproche à la Terre entière. Alors que Margot s'accroupit pour soulever un carton rempli à ras-bord, Paul lui propose son aide. Elle refuse. Il insiste. Le fond du carton craque. Une cascade de livres et bibelots en tous genres jaillit de la boîte éventrée pour s'écraser sur la moquette.

— Je vais chercher un rouleau de gros scotch, bredouille Paul. Mais...

Parmi les objets étalés par terre, il saisit un petit livre souple à la couverture bleue délavée et aux réparations multiples. "Le marin et le poisson".

— Tu comptais l'emmener dans ton studio ?

Margot ramène ses cheveux derrière les oreilles, avant de soupirer :

— Ben, c'est à moi. J'y tiens. Genre, mon conte favori, tu vois.

Margot fixe l'homme qui lui fait face. Elle reconnaît le visage de celui qui l'a déposée en voiture tous les jours à cinquante mètres de l'entrée du lycée pour ne pas lui "mettre la honte". Celui qui lui a fait croire que Basile, le poisson rouge, pouvait vivre douze ans alors qu'il a acheté Basile II et III en cachette à l'animalerie. A ce visage si familier, fiable, inquiet, Margot offre un sourire lumineux :

— Allez, rends-moi le livre. Pas de larmes ni câlin, je te préviens ! J'ai juré à maman de rentrer tous les week-ends.

13 mars 2035.

— Tu n'as pas chaud papa ? J'ouvre la fenêtre ?

Paul fait non de la tête. Il se saisit d'un verre d'eau Duralex un peu blanchi par le lave-vaisselle avant de prendre la parole :

— Merci de m'avoir conforté dans le fait de garder ma bibliothèque. C'est ta mère qui l'avait achetée sur le « Bon Coin » il y a une trentaine d'années. Elle était aux anges : un Roche Bobois, à prix cassé, comme mon dos d'ailleurs quand je l'ai déménagée jusque chez nous. Elle serait contente de la savoir ici, avec moi.

Après le décès prématuré de sa femme, Paul a surpris Margot en annonçant son projet d'installation dans une colocation de retraités. Avec le toit végétalisé couvert de panneaux solaires, la verdure et les brumisateurs en bordure des maisons du quartier senior, Paul se sent plutôt bien dans ce nouveau cadre.

— Comment va Ethan ? s'enquiert Paul.

— Bien ! Il devrait finir sa seconde haut la main. Il veut s'engager dans l'armée ou les renseignements, je peux difficilement l'en dissuader avec le contexte actuel. Mais... je n'avais pas remarqué que tu avais gardé tous tes Max Gallo ! siffle Margot admirative.

— Je me suis refait la série des Napoléon pas plus tard que la semaine dernière.

— Et celui-là ? Il fait partie de la série ?

D'un air taquin, Margot extrait du rayonnage un petit livre rapiécé, pitoyable à côté des rutilants ouvrages de la bibliothèque : « Le marin et le poisson ».

— Oui, c'est ton conte ! Il doit avoir le même âge que toi. Je le garde précieusement, si tu n'y vois pas d'inconvénient. Ethan est trop grand.

Dans un sourire attendri, Margot remet une mèche de cheveux derrière son oreille :

— De toutes façons, c'est une histoire entre toi et moi, non ?

5 avril 2052.

Margot n'est plus sûre de vouloir être là. Dans l'appartement familial, désormais inhospitalier, elle réprime un sanglot. Longtemps les affaires de son père y ont été stockées. Depuis qu'il est parti, il y a six mois, c'est la liquidation de sa vie. Tout doit disparaître : meubles et vêtements sont donnés, les objets de valeur sentimentale sont mis de côté pour rejoindre la maison de Margot. Elle a longuement contemplé le cadre photo de leurs vacances à Saint-Georges-de-Didonne qui trônait sur la cheminée.

— Maman, tu veux t'asseoir ?

Ethan pousse une chaise derrière sa mère qui décline l'offre sans dire mot. Le lycéen a grandi, c'est désormais un homme robuste à la barbe fournie masquant un visage émacié, marqué par des épreuves intimes qu'il refuse de partager en dehors du travail.

— Je sors jeter les sacs de tri, annonce Ethan. Je reviens vite.

Margot devient soudain fébrile. Quelque chose ne va pas, sans qu'elle ne comprenne quoi. Ou plutôt, elle a vu quelque chose qui l'a troublée. Voyant le regard scrutateur de sa mère, Ethan fixe à son tour l'une des poubelles transparentes pendant à ses poings ; un indescriptible mélange de déchets papier compactés se présente à ses yeux.

— Vous faites quoi ?

Un petit garçon de quatre ans et sa voiture rouge viennent d'apparaître derrière Margot.

— Rien de particulier, Marius, répond la grand-mère. Je disais au revoir.

Elle montre du doigt une liasse de pages jaunies, plaquée contre la paroi du sac de tri. Cette brochure aux airs de relique porte de nombreux stigmates : la couverture pliée présente une couleur indéfinie, le tout est plié et scotché de part en part.

— C'est quoi ? interroge le petit-fils.

— Une histoire sur la mer que je lisais avec ton arrière-grand-père. Je ne me souviens plus. Je sais juste que j'adorais ce conte.

— Toi aussi Marius, tu as une histoire préférée, renchérit Ethan. Celle de l'ours et le pull.

Marius opine du chef docilement. Quand sa grand-mère lui demande à son tour quelle est l'histoire de son conte favori, le petit garçon peine à répondre. Margot s'en amuse avec une tendresse infinie. Peu importe ce qu'ils racontent, ce sont là les meilleurs livres : ceux par qui les gens qui nous aiment nous le disent avec les mots des autres.